

# L'Afrique en collection Harlequin

**Emmanuel Lambert**

Ouagadougou. 2009. J'assiste à une scène : une histoire d'argent où il est question d'un homme et d'une femme. Une femme qui vit dans un autre pays et souffre de l'absence d'un homme. De son absence et d'un manque d'argent.

Je n'ai jamais rencontré cette femme, mais elle m'a donné envie, entre le Burkina Faso, le Bénin et le Togo, de discuter de la conception de l'amour, de la fidélité, du rapport hommes/femmes. Ce texte est né de ces heures passées à écouter. Deux ans plus tard, j'ai appris que cette femme avait été amenée à subir la même situation que celle, inventée, de cette histoire. Ce texte lui est dédié.

Dans un premier temps, il a été écrit – et joué au sein d'un triptyque –, avec la seule parole de l'homme. Des années plus tard, j'ai voulu ajouter celle de la femme, voilà donc la pièce dans son entièreté.

**2 personnages** : 1 homme (King Sax), 1 femme (Fathi)

**Note de lecture** : Les passages en italiques du monologue de l'homme sont les passages de la lettre qu'il reçoit de sa femme, qu'il lit et commente.

*Un homme ouvre une enveloppe, en sort une lettre, qu'il lit.*

**King Sax :** *Je t'ai retrouvé sans savoir où tu es. Il y a quelque chose qui me fait mal ici, tu peux revenir quand tu veux. Est-ce que tu liras cette lettre ? Si tu ne reviens pas, envoie-moi un peu d'argent. C'est toujours suffisant quand on n'a rien. Je n'ai rien. Je n'ai que toi mais tu es loin. Je n'ai rien et je t'aime même si je ne sais plus très bien ce que ça veut dire.*

Jérémiades, plaintes, lamentations, pleurnicheries ; je t'aime mais nous sommes loin, et ça continue malgré la distance. Regrets, chagrin, mélancolie, le bonheur n'existe pas sans moi peut-être ? Soupirs, plaintes, déception, au fait qui suis-je ?

Je suis... peu importe, mon identité je n'en veux plus.

Je suis devenu King Sax, fils spirituel d'un roi du saxophone en pays yorouba. Ce que j'aime par-dessus tout, c'est d'avoir appris à vivre, à jouer juste ce qu'il faut pour me construire ce nom de King Sax. J'ai appris à connaître et à aimer la bonne musique. Loin de toutes ces merdes du reste de la capitale. Chez nous, le pire dans la musique, ce n'est pas la musique ; chez nous, le bon niveau sonore, c'est quand les enceintes commencent à saturer. Comment veux-tu goûter à la poésie quand les composants électroniques sont au bord du suicide ?

Alors je me suis construit **ma** musique, celle qui se partage dans un souffle. Je ne joue pas souvent. Qui peut se payer le luxe du jazz sur notre continent ? Je ne joue pas souvent mais quand je joue... ça gagne !

*Pour qui vont tes nouvelles ? On me dit que tu gagnes bien ta vie. On me dit que tu m'as oubliée. On me dit, on me dit... je m'en fous de ce « on », c'est toi que je veux entendre ! Tu pourrais m'oublier ? Peut-être après tout, avec ta mémoire en friche, colonisée par tes rêves d'ailleurs. Tu te souviens de notre rencontre ?*

Oui, je me souviens... attends, c'était... c'était où déjà ? Le maquis de Zongo, voilà ! C'était devenu son nom à ce bar : LE maquis de Zongo. Ce n'était pas l'unique distributeur de bières et de serveuses du quartier mais le seul qui passait de la bonne musique et qui me laissait jouer de temps en temps... sans même une piste pour danser alors on sortait sur le trottoir en se foutant pas mal du monde et de la lune et quand la nuit s'attardait, on trouvait de jolies femmes, de celles qui te prêtent leurs seins... car tout le reste est à vendre.

Je n'ai jamais payé pour coucher avec une de ces femmes. Tu m'entends ? Jamais !

*Pas encore* m'aurait dit le futur s'il m'avait entendu parler. Peut-être, mais à l'époque, je n'ai jamais voulu payer pour un cul, même le plus beau du monde. Je préfère séduire, c'est plus excitant.

Et si j'avais payé pour chaque nuit partagée, je n'aurais jamais rencontré ma femme.

Quand elle est entrée dans le maquis, j'ai eu à peine besoin de la regarder. Elle était belle. Belle comme une nuit sans soldats, comme une de ces nuits qui m'avaient vu fuir mon pays. Mais les plus belles femmes sont celles qui résistent et je savais que tout seul je n'y arriverais pas. Heureusement, ce soir-là, j'avais mon allié : Fela Anikulapo-Kuti, le roi de l'afrobeat, qui hurlait dans les enceintes. Fela a chanté pour nous toute la nuit. Le reste... Le reste ne vous regarde pas.

La poésie du monde je l'ai bouffée cette nuit-là.

*Le maquis de Zongo, c'est là qu'on s'est rencontrés. Je sortais des études avec les mêmes illusions que toi lorsque tu rentrais dans ce bar. La journée, l'eau du puits était suffisamment loin pour me laisser à mes rêves et c'est dans ce bar que j'ai commencé à les vivre, à me faire plaisir. C'est là aussi que je me suis mis à jouer le rôle de celle qui allait être ta femme. Le maquis de Zongo, c'était notre histoire d'amour qui commence...*

...Qui commence c'est vrai : je l'ai revue la semaine d'après et tous les jours d'avant. Mais ne croyez pas que notre continent a le visage de l'amour. L'amour, c'est dans les livres, et chez nous, l'Afrique, elle ne s'écrit pas en collection Harlequin.

Elle et moi, on avait hérité d'une enfance un peu dure, d'une éducation à coup de fouet, d'un ou deux

diplômes, de trop peu d'argent aussi, mais on avait réussi à garder le goût des nuits qui traînent et de la poésie. Car la poésie, elle est dans nos rues, là où tout le monde ne voit que la misère. Elle et moi, on croyait à un futur dans notre pays, comme on croit au ciel et comme chez nous on croit au ciel, on pensait qu'on allait s'en sortir ! Notre réussite n'a duré que le temps d'une fatalité qui s'installe à cause des bouches de nos parents, de nos voisins et de nos prophètes qui nous disent tous que *C'est comme ça*. Alors on a laissé faire. *C'est comme ça*. On a regardé cette fatalité s'installer dans notre maison, nos cours collectives et nos taxis-brousse. *C'est comme ça*. Notre couple peu à peu s'est défait et je me suis laissé aller. Une histoire d'amour, ça dure juste le temps de regarder d'autres femmes.

*On avait tout pour nous, tu te rappelles ? Comment est-ce qu'on en est arrivés là ? Après trois ans seulement ! Tu te souviens de Mariama Bâ et de son livre que tu m'avais offert ? « Si chaque partenaire pouvait tendre sincèrement vers l'autre ! (...) S'il assumait ses réussites et ses échecs ! S'il exhaussait ses qualités au lieu de dénombrier ses défauts ! » C'est ce qu'elle a écrit, Mariama Bâ, dans sa « si longue lettre ».*

*La mienne sera plus courte.*

*Comment est-ce qu'on en est arrivés là ? On m'a obligée à parler comme toi, à penser comme toi.*

*L'eau du puits est devenue trop loin à force d'y aller seule.*

*Aujourd'hui, rien n'a changé. Mes trajets se sont remplis de la romance des feuilletons des Blancs pour éviter ceux du prix des tomates et du manioc, des lessives à répétition, de l'odeur du charbon sur mes pagnes...*

Attends ! Combien j'ai dépensé dans ses pagnes ? Combien dans ses coiffures si chères qu'il faut refaire à la moindre belle-sœur qui arrive ? Combien, combien, combien ? Pourtant nous n'avions rien ; qui pour s'en rendre compte ? Même pas elle.

*...de l'odeur du charbon sur mes pagnes ou de ces kilos trop lourds qu'il faut porter sur la tête juste pour pouvoir rester fière. Affronter le regard de ceux qui ne voient pas que ma vie me donne des nausées.*

*Notre continent est dur et nos voisins aussi.*

*Je sais que je tiendrai car ma force est ailleurs. Je garde en moi cette parole dont on a voulu me priver.*

*Mais ma parole, je la cache. Derrière des questions que tu vas devoir affronter.*

*Pourquoi tout a été si dur ?*

*Pourquoi est-ce qu'on n'a pas essayé de se construire des « et » au lieu de s'enfermer dans des « ou » ?*

*Pourquoi les cris ? Pourquoi la colère ? La mer monte, c'est vrai, mais elle finit toujours par redescendre pour ne pas s'embarrasser de son sel. Tu m'as dit ça un jour.*

*Alors pourquoi ne pas reconstruire ?*

Pourquoi ? Je n'en sais rien. Je ne suis pas le seul fautif. On ne se comprenait plus. Que faut-il dire quand on nous demande de nous taire ?

Je ne lui apportais plus rien. De toute façon je n'apportais plus rien à personne depuis longtemps. Trois ans après, les seules choses que j'arrivais à partager se déclinaient en bouteilles de 66 cl et dans le regard de la serveuse qui me les apportait.

Que reste-t-il d'un corps quand on le connaît par cœur ?

Que reste-t-il d'un visage quand il porte en lui tout ce qu'on n'ose plus affronter ?

Que faire quand le quotidien fout le camp ?

Que faire quand il ne reste plus qu'à fuir ?

C'est quoi l'important : le début d'une phrase ou ce qu'on ajoute derrière ?

Je suis parti.

Oui je suis parti, bon pas très loin d'ailleurs, dans le quartier. La première escale n'est jamais très loin quand les décisions méritent à peine qu'on les mûrisse. Il me fallait de l'argent pour faire mon grand voyage. L'argent je l'ai trouvé dans le quartier, BAM ! En échange d'une côte cassée... ici... et du sang sur la tête... là. Puis je suis retourné à la maison faire une dernière fois l'amour à ma femme pour lui dire un

*je ne sais quoi.* Avec les gouttes de sang qui coulaient de mon front, je traçais des dessins sur son dos, elle croyait que c'étaient mes larmes ; c'est touchant la naïveté quand on lui tourne le dos.

Je suis parti. Je suis parti et elle est restée ma femme. Et ma femme est restée à la maison. Et c'est comme ça. Qui l'a voulu ? Ce n'est pas moi, non ! Ce sont nos ancêtres et toutes nos filiations, moi je n'y peux rien. On n'échappe pas à sa culture, surtout quand elle nous arrange. Franchement, pourquoi bousculer les mentalités quand on nous a rendu la vie si simple, nous les hommes, pour ne pas avoir à trop s'embarrasser de nos femmes ?

C'est dur ce que je dis, non ?

Non ce n'est pas dur, c'est violent mais ça je l'ai compris plus tard. Trop tard sans doute.

Je suis parti. Il fallait que je parte, que je te laisse, que je *me* laisse aussi.

J'ai traversé des pays qui se ressemblaient. J'ai croisé des Mohammed, des Abdou, des mecs paumés qui essayent de franchir les frontières de l'Eldorado, de passer de l'autre côté, du côté des Blancs. Ces mecs avaient des gueules de fuite sans aberration mais tous ces types se leurraient, qu'allaient-ils trouver derrière ces frontières qu'il faut parfois payer de sa vie ? Je te dis, de sa vie !

Moi, je ne fuyais pas, j'allais vers le sud. L'Afrique est assez grande pour m'y laisser un peu de place. Je ne fuyais pas, j'allais juste ailleurs.

Je suis arrivé un jour, ou son lendemain, on s'en fout. Je suis arrivé à Lagos, Nigeria, pays du pétrole et du saxophone. Je me suis reconstruit un monde où j'ai pu mentir car les voisins n'étaient pas là pour le voir. Je n'avais plus sur moi le poids de la pression familiale, sociétale et de celle du caïman sacré. J'ai profité de ma liberté pour me construire ce nom de King Sax. J'ai traîné dans les bars en échangeant ma musique contre des coups de pied au cul, des claques dans le dos mais de l'argent aussi. De l'argent !

J'ai gagné des sous et il faudrait que j'en envoie à ma femme ?

Mais ce n'est pas ma femme qui va en profiter. Ma femme ça veut dire quoi ? Ma femme ça veut dire son père, mes oncles et les tantes de la famille d'à côté. L'argent, je veux juste en profiter pour moi, au moins une fois dans ma vie ! Le boire si j'en ai envie. Le boire et le caresser.

J'ai commencé à acheter des culs et ma morale avec.

Il faut parfois se laisser aller à faire les pires évidences pour comprendre ce qu'est un souvenir. Des sexes plantés dans des autels imbibés d'alcool, dressés sur des corps qui ont enfanté des désespoirs plus grands que l'Afrique. Toutes les femmes avec qui j'ai couché m'ont fait comprendre que malgré tout... je t'aimais.

*Il me fallait de l'argent après ton départ. Je n'ai rien demandé. Pas même à ton frère. Je n'attends plus rien. Je rêve seulement. De repos et de tendresse. De repos surtout. Hier soir, j'ai fait l'amour. Juste pour avoir un corps sur le mien. Même pas pour la tendresse. La tendresse au fond, j'aimerais que ce soit la tienne. Pas celle des autres. Les autres je ne leur demande rien. Quelques billets seulement.*

Quelques billets.... Tu vois, même loin, on partageait quelque chose. Je louais pour quelques nuits des corps qui auraient pu être le tien. Je laissais à des femmes de l'argent que tu récupérais d'autres hommes. Je payais des excès que d'autres sexes te redonnaient sans que tu ne cries, ni de plaisir, ni de honte, j'en suis sûr. Tes larmes n'ont pas de place sur le corps des autres. Quand il faut manger et faire manger, il est des douleurs qu'il vaut mieux s'éviter... non ? C'est peut-être ça l'avantage de la prostitution. Mais tu savais que Dieu te sauverait.

Finalement, on était les mêmes. Moi à Lagos, toi à Bamako. Chacun vivant la misère de l'autre.

*Si tu reviens, je te dirai des choses. Je te raconterai mes nuits au maquis de Zongo. Hier soir, j'ai dansé, il fallait danser. J'ai pensé à toi et je me suis demandé pourquoi tu ne revenais pas.*

*Il n'y a rien qui meurt, il n'y a que des souvenirs qui s'étouffent. Il suffit de relâcher l'étreinte.*

*En guise d'au-revoir je te laisse ce genre de questions que tu aimes : Qu'y a-t-il de si difficile à perdre*

quand on ne se souvient plus comment jouer ?

Fathi

Fathi, je ne comprends rien à ta phrase, tu m'excuses, je reformule : Que reste-t-il quand on n'a plus rien à perdre ?

J'ai toujours voulu te manger, Fathi. Cette fois je vais le faire. Tu voulais me posséder, ce sera moi.

Moi et tous mes vaudous, là-haut.

Moi et lui qu'il y a dans ma tête, Fela Anikulapo-Kuti, c'est lui qui me donne la force, c'est lui qui me donne le pouvoir, c'est lui qui me donne la force de te dire que... **Il mange la lettre.**

...l'amour est un continent. Un continent, tu parles. Un pays oui. Et encore ! Le Luxembourg, le Lesotho ou la Gambie, un de ces petits pays qu'on traverse à pied pour peu qu'on s'y prenne tôt. Et comme je l'ai déjà traversé une fois alors je peux le faire dans l'autre sens !

Ce qui compte dans cette histoire, ce n'est pas le temps. C'est la décision qu'on a à prendre.

Je rentre.

Je rentre comme une nouvelle fuite en guise de répétition.

Je rentre car les racines sont les plus fortes.

Je rentre car le chemin le plus dur c'est celui qui nous ramène chez nous.

Je rentre car je me suis fait un nom mais je laisse ici mon saxophone : pour Kalakuta, pour Lagos, pour le Nigeria et pour Fela.

Je rentre pour reconstruire notre misère ensemble.

Je rentre pour clore notre histoire qui n'avait pas fini de commencer.

Je rentre car je t'ai aimée et que cet amour est resté quelque part dans un coin cassé de ma tête.

Je rentre car ta lettre m'a retrouvé alors que moi-même je me suis perdu.

Je rentre car au fond de mes bières, je vois encore l'ivresse des débuts de nous deux.

Je rentre car ma langue dérape de tous les pardons que je n'ai pas su dire.

Je rentre car ici c'est l'Afrique et que notre continent a quelque chose à apporter, ne serait-ce que sa folie.

Je rentre. Sans argent, en laissant tout ici, pour me dire qu'ici c'est la fin de quelque chose.

Mais la fin n'est pas là où on l'attend.

La nuit du départ, je la vis comme toutes ces nuits sans surprise. La solitude est encore plus forte quand on croit à ses propres doutes.

Qu'allais-je trouver ? Retrouver ?

Est-ce que je serais un jour l'égal de certains hommes qui, peut-être, t'ont fait du bien ?

Est-ce que je serais moi-même, un jour, l'égal de quelque chose ?

Le monde a besoin de comparaison, je ne vis que la métaphore.

Si ça se trouve, tu n'es même plus là. Moi je serai là, à l'heure promise... même si je sais que tu ne m'attends pas car il n'y a jamais eu de rendez-vous. Il n'y a que des doutes, parfois de l'espoir. Jamais plus. Et pourtant, je voudrais maintenant te prouver l'inverse.

Je rentre.

Trois jours de route. Une crevaision. Des frontières. Des feux de brousse.

Deux jours de route. Des baobabs qui poussent pour mieux satisfaire l'appétit des singes et des touristes.

Des frontières encore.

Un jour de route. Des rivières qui n'existent pas encore, qui n'existeront que le mois où nos dieux auront décidé qu'il est temps de nourrir nos terres trop sèches.

Plus de route. C'est fini. Le bus s'arrête. Taxi. Le maquis de Zongo. J'ai mon retour à fêter. J'ai envie d'une dernière gaffe, d'une dernière connerie pour me prouver que toute morale reste à construire. Je mets tout ce qu'il me reste d'argent sur la table, en échange, le patron me ramène six bières et le cul d'une fille.

Et le cul de cette fille arrive.

Et il fallait s'y attendre.

Fathi.

Tu es là devant moi, tu me défies. Je regarde ton visage et tes lèvres qui me disent : *Tu te souviens de tes caresses, du temps où mon corps n'était pas encore à vendre ?* Dans ta main, il y a l'argent qui m'a servi à t'acheter, tu le mets dans ta poche. Je regarde tes épaules, tes seins, tes seins, ton ventre... Ton ventre, il n'y a plus que ça devant moi, ton ventre et cette phrase au début de ta lettre : *Il y a quelque chose qui me fait mal ici, tu peux revenir quand tu veux.* Je suis là. Avec ton ventre devant moi. Ton ventre. Un mec. Une nuit.

L'enfant est de lui, mais en une bière j'ai décidé de devenir son père. Il faut que tu restes plus longtemps que cette heure que j'ai achetée. Il me faut séduire ma propre femme. Alors je me lève et je danse. Je danse. Je danse Fathi. Je danse pour te montrer que mon corps est vivant. Je danse pour ne pas te demander pardon. Je danse pour te dire que je me suis perdu il y a longtemps et que je veux me perdre encore.

Trois heures que je danse et je continuerai jusqu'à ce que ta bouche me parle.

Que reste-t-il quand on n'a plus rien à perdre ?  
C'est pour cette question que je suis rentré.

Mais la fin n'est pas là où on l'attend.

\* \* \*

**Fathi :** Non, la fin n'est pas là où on l'attend, mon cher King Sax, mon amour en regret.

Tu peux danser trois heures, ou dix, ou trente... et alors ! Depuis combien de temps mesure-t-on le temps chez nous ? Ce sont les *trop pressés* qui comptent. Je ne suis pas pressée et je te regarde comme on regarde le paon faire la roue, avec la queue qui se pavane. Pauvre queue. L'argent que tu m'as payée, c'est ça que je veux ? Tu as payé pour me réduire à un cul, deux seins et une bouche ?

La voilà ma bouche et elle ne va rien avaler de toi ; les pardons que tu veux m'offrir, je vais les échanger contre mes mots, des mots noirs de charbon pillé, des mots qui ont vécu des défaites et connu l'illusion que tu reviendrais.

Tu sais quoi, mon chéri du temps passé ? J'ai longtemps cru que tu ne donnais pas nouvelles pour mieux me faire surprise de revenir avec l'argent qui allait réparer notre passé cabossé. Alors j'ai inventé ta vie au Nigeria. J'ai imaginé toi là-bas. Toi, Fela Kuti dans l'âme. Toi, à vanter la gloire du jazz. Toi, à louer la puissance de la musique pour transformer continent. Tu es petit ! Tu n'as même pas réussi à inventer un pays pour nous deux !

Tu as hérité quoi de Fela ? Son goût des femmes ? Mais sa conscience politique, celle qui te plaisait, celle qui *nous* plaisait, tu l'as laissée croupir dans le marigot de tes gaffes.

Et moi...

Combien de jours je suis restée à t'attendre ?

Combien de nuits j'ai dansé pour des hommes ?

Combien ont fait chuter mon pagne ?

Combien de sexes a-t-il fallu que mes fesses avalent ?

Combien de mains m'ont frappée ?

Combien de cigarettes a-t-on brûlées sur ma peau ?

Combien de fois j'ai été victime des hommes ?

Fatoumata, la voisine, celle qui réfléchit comme une école supérieure, celle-là même, dit que je suis victime non pas seulement des hommes mais de la société.

Bien sûr !

Mais qui la construit cette société ?

Nous-mêmes.

Alors je dis que je n'ai jamais été victime. Je n'ai fait que chercher solution, et solutions des pauvres comme moi, ce n'est pas solutions de celles qui vivent dans le confort de leur deux pièces-salon.

La cigarette qu'on a brûlée sur ma peau, il n'y en a eu qu'une. L'homme qui m'a fait ça s'en souviendra longtemps. Il n'a pas su respecter ma peau, j'ai fait en sorte de ne pas respecter bijouterie chez lui. On l'appelle maintenant demi-couille.

La cigarette qu'on a brûlée sur ma peau, il n'y en a eu qu'une. S'il y avait eu deuxième cigarette, là j'aurais été victime et je ne veux pas ça. Faire de moi une victime, c'est donner trop d'honneur au bourreau.

J'ai une arme plus forte que la misère dans laquelle ces bourreaux pensent m'enfermer, tout simplement parce qu'il n'y a pas de place pour eux dans mon cœur.

Et tu voudrais qu'il y ait encore une place pour toi ?

Quand j'ai eu trop faim et qu'il a fallu chercher l'argent je l'ai fait, j'ai commencé par t'envoyer ma lettre.

J'ai eu ton silence en retour. Depuis quand le silence remplit-il les ventres ?

Je ne voulais pas l'aide de ton frère, ni de ma famille, qui m'ont forcée à être femme soumise à mon mari – même parti. J'avais faim, j'ai mangé la solitude, la vraie solitude, celle qui dévore la tête et fait perdre sourire, comme chez les *toubabou*. Avant que mon sourire ne tombe, j'ai cherché l'argent là où il est facile d'en trouver.

Même les poches les plus pauvres savent donner pour ça. Il y a des hommes qui aiment trop se soûler le corps alors ils se payent la femme comme on se paye la bière.

J'en ai eu mon ventre qui a grossi d'avoir pris la vie en lui.

Tout ça à cause des hommes, de leurs envies-goïnfrés et leur besoin de posséder.

*Les hommes sont tous les mêmes !* On entend ça du grand marché jusqu'à la *Folie manguier*.

On entend ça dans les salons de coiffure où les *mamas* savent le poids des vies passées : *Les hommes sont tous les mêmes !* Mais je ne veux pas de cette phrase, elle est faite pour ceux qui pensent en gros, en régime de bananes et je préfère penser à l'unité comme quand on achète *allico* au détail. Penser en détail, c'est plus subtil, non ?

Car la vie qui est dedans mon ventre, elle est venue d'un homme qui m'a respectée. Qui m'a respectée plus que toi et ton silence affamant. Je n'étais pas amoureuse mais le respect c'est important. Avec lui, j'ai passé beaucoup de nuits et davantage de jours. J'aurais pu rester avec cet homme-là.

Oui j'aurais pu...

L'enfant n'a pas été choisi, il est venu par une volonté plus grande que celle de nos deux désirs. L'homme-là ne voulait pas l'enfant, moi je voulais. Qui décide ?

On s'est fâchés et j'ai gardé l'enfant. Il avait peur de perdre sa liberté. Mais l'être humain n'est pas fait pour vivre seul, cette liberté-là je l'appelle égoïsme. Moi je veux construire *avec*. Avec l'enfant qui va naître, avec l'homme qui sera un jour celui de ma vie.

Celui dont j'ai espéré le retour.

L'homme de l'enfant est parti... et c'est toi qui reviens.

Tu sais, ce *quelque chose qui me fait mal*... ce n'est pas tant mon ventre que la fuite de deux hommes et leurs silences coupables.

Je devine que, pour toi, je suis responsable d'une partie de ta colère, d'une partie de ton départ. Oui, j'ai aimé te voir enrager quand je sortais le soir pour flirter avec des hommes. Je faisais ça car je voulais être le miroir de tes débords et aussi parce que je n'ai jamais accepté que tu te complaises dans les *C'est comme ça*.

S'abandonner à *C'est comme ça*, c'est noyade assurée.

Malgré tes envies-rébellions, tu assimilais trop vite les avantages de ton statut d'homme. Pour bousculer des mentalités, il en faut du courage. Tu en as du courage ? À te voir revenir, j'aurais pu dire oui. À regarder l'argent dans ma main, je préfère dire non.

Je vais te faire confiance, je n'ai presque jamais perdu espoir, même quand il a fallu prostituer mon

corps. C'est fou hein ? J'ai toujours cru en notre amour.

Fatoumata dit c'est à cause de ces romans à l'eau de rose que je lis. Je bois trop de cette eau-là, c'est vrai, mais mon goût de la romance, je veux toujours le garder pour ne jamais être esclave d'un manque de sentiments.

Et là tu me compliques la vie de tes mensonges.  
Cet argent dans ma main il raconte quoi ?

Toute ma vie, j'ai rêvé à l'amour et j'en rêve encore, même avec mon ventre gros du sexe d'un autre.  
Et mon ventre fait naître *tes* regrets.  
Tu voudrais refermer parenthèse pour faire taire tes gaffes ?  
Mais si je referme parenthèse, les blessures qui sont dedans vont déborder.  
Tu pourrais les contenir ?

Ce que je te reproche mon cher King Sax, ce n'est pas que tu aies voulu vivre libre, le ragotage des voisins est chose trop forte ici, j'en sais quelque chose. Ce n'est pas ta liberté que je condamne mais ta liberté elle s'est arrêtée à vouloir satisfaire ton égoïsme.

Tu veux me retrouver, me rattraper, me récupérer. Tu *me* veux, c'est ça, non ?  
Mais peut-on reprendre ce qui ne nous appartient pas ?

Tu as placé ton futur dans les prochains mots de ma bouche.  
J'imagine que les oreilles qui écoutent le déballage de notre histoire ont chacune solution.  
J'imagine que les hommes qui ont fait les mêmes gaffes que toi veulent entendre mon pardon. Ils pensent que c'est facile de balayer les erreurs du passé. Ils ont raison, il suffit d'un mot pour ça : *Recommençons*.  
J'imagine que les femmes qui ont subi les mêmes complications que moi veulent entendre ma vengeance. Elles pensent que c'est facile de balayer les erreurs du passé. Elles ont raison, il suffit d'un mot pour ça : *Dégage !*

Ce sont les envies des autres ça. Et puis... le pouvoir des mots n'est pas si grand : on ne construit pas la vie sur des mots, on la construit sur des actes.

Alors quoi faire ?

M'offrir une vie nouvelle, sans toi ?

Ou reconstruire notre amour pour redonner une chance à nos rêves ?

Est-ce que la colère vaut mieux que le pardon ?

\* \* \*